

---

## INTRODUCTION

L'histoire médiévale de l'Europe centrale reste pour une large part à écrire. En ce sens, ce livre est moins un manuel qu'un bilan provisoire. Cela tient d'abord à l'indigence des sources mais aussi au manque de synthèses régionales portant sur le Moyen Âge.

### Une base documentaire étriquée

Plus copieuses que celles du monde byzantino-russe, les sources archéologiques, iconographiques et textuelles produites en Europe centrale au cours du Moyen Âge ont moins facilement traversé les siècles que celles qui se rapportent au passé médiéval de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, de la péninsule Ibérique et même de l'Allemagne. Cela tient d'abord à l'histoire mouvementée de ces pays, où les guerres civiles et les invasions extérieures ont causé d'irréparables dégâts entre le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle et le milieu du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, en particulier en Hongrie. Là, les guerres turques, notamment les opérations de reconquête menées par les Habsbourg, ont réduit en cendres les archives centrales civiles et ecclésiastiques – dont les archives royales, détruites pendant le siège de Buda (1541) puis au moment de la reprise de la ville par les armées de la Ligue (1686). La totalité des chartes médiévales hongroises parvenues jusqu'à nous n'excède pas 300 000 pièces, soit 2 à 5% des actes dressés dans le royaume magyar (selon les estimations de Pál Engel). Pour les mêmes raisons, les édifices médiévaux encore debout sont rares, sauf dans les régions aujourd'hui extérieures à la Hongrie (Slovaquie et Transylvanie), qui possèdent – comme la République tchèque et la Pologne (surtout en Silésie et Petite Pologne) –, un patrimoine architectural et artistique nettement plus riche.

L'étroitesse du corpus documentaire ne résulte pas seulement des aléas de la conservation. Elle trahit une pratique de l'écrit moins répandue visiblement

qu'en pays de droit romain. Jusqu'aux années 1200 (voire 1250), elle fait encore défaut dans les administrations civiles, de même que dans les communautés régulières et les seigneuries laïques. Les historiens en sont donc réduits à échafauder leurs hypothèses en croisant textes narratifs, indices archéologiques et notes de voyageurs étrangers. Après quoi le nombre de sources s'accroît de façon quasi-exponentielle jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, accompagnant le développement des chancelleries royales, ecclésiastiques, seigneuriales et municipales. Conséquence de l'ancrage de l'Europe centrale à l'Occident, l'immense majorité des chartes et des livres manuscrits (*codices*) y est rédigée en latin. Le (moyen haut-) allemand progresse à compter du xiii<sup>e</sup> siècle, en Bohême notamment, surtout dans les villes. Consignées dès le xi<sup>e</sup> siècle, les langues slaves (vieux tchèque et polonais) et le hongrois sont peu utilisés à l'écrit jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle.

### Typologie des sources médiévales centre-européennes

À partir du tournant des xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles, l'éventail des types de documents textuels s'élargit. Les ordonnances princières (ducales, royales, éventuellement impériales) forment l'essentiel du corpus normatif, avec les sources législatives civiles (recueils de droit coutumier et codes juridiques royaux, actes des assemblées ou diètes, règlements urbains) et ecclésiastiques (canons conciliaires, statuts synodaux, rapports de visite pastorale, etc.). S'y ajoutent les sources issues des fonds des notaires publics et, en Hongrie, de ceux des établissements ecclésiastiques appelés (au pluriel) *loca credibilia* qui étaient habilités, par privilège royal, à authentifier et transcrire des actes de toute provenance. Les documents de la pratique se composent principalement de cartulaires, censiers, inventaires, rôles d'imposition, comptes des gouvernements urbains, des confréries et des associations de métiers.

Les sources narratives, espacées dans le temps, ne manquent pas. On dispose d'annales monastiques, de vies de saints (les différentes *Vitæ* ou « légendes » de Wenceslas, Adalbert de Prague, Étienne de Hongrie, Stanislas, etc.) ainsi que d'une vingtaine de chroniques royales pour l'ensemble de la région. Dans les derniers siècles du Moyen Âge, les chroniques urbaines se répandent – telle la « chronique de Wrocław (en allemand *Breslau*) » de Pierre Eschenloer (vers 1430-1470). Parmi les textes de provenance extérieure, les plus riches en notations sur l'Europe centrale sont ceux des voyageurs juifs et musulmans jusqu'au xi<sup>e</sup> siècle (l'Andalou Ibrahim Ibn Yaqub, qui décrit la Bohême et le sud de la Pologne vers 970) ; puis, dans la première moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, les observations de Gervais de Tilbury (« Divertissements pour un empereur », vers 1210) et de Barthélemy l'Anglais (« Livre de la propriété des choses », vers 1240), très largement diffusées en Occident ; enfin, dans une liste non exhaustive, la « Description de l'Europe orientale » (anonyme, vers 1307-1308) ou encore le « Voyage d'Outremer » de Bertrandon de la

Brocquière (qui traversa la Hongrie à son retour de Terre sainte pour le compte du duc de Bourgogne en 1433).

## Disparités internes

Des trois entités examinées, la Bohême est la plus avantagée, par la quantité et la variété de sa base documentaire, partiellement accessible de surcroît dans l'imposante édition des *Monumenta Germaniae Historica*. Annales, chroniques et vies de saint rédigées sur place fournissent le canevas des événements nationaux. La « Chronique des Bohèmes » du chanoine pragois Cosmas (v. 1110-1120) est le plus ancien de ces récits. Il faut attendre le xiv<sup>e</sup> siècle pour trouver des narrations plus détaillées : la « Chronique de la cour royale » achevée par l'abbé de Zbraslav Pierre de Zittau (vers 1315-1335), la chronique attribuée à Dalimil (en vieux tchègue, vers 1310), puis les trois chroniques commandées par le roi-empereur Charles IV – celle du chanoine pragois Benoît de Veitmil (*Beneš Krabice z Weitmile*) (vers 1345-1374), celle du Franciscain italien Jean de Marignoli (ou Marignola) (vers 1355), ou encore celle de Pribík (Pulkava) de Radenín (avant 1380), écrite en latin, qui rencontra un immense succès. L'« autobiographie » de Charles IV (vers 1350?) est l'unique exemple du genre en Europe centrale. Au siècle suivant, l'*Historia Bohemica* d'Enea Silvio Piccolomini (1457), futur pape Pie II, fournit des descriptions pittoresques de la Bohême dans les années 1450. Si les destructions hussites ont affecté les archives ecclésiastiques (celles de l'évêché de Prague et des établissements réguliers), les fonds ecclésiastiques de Moravie et de Silésie sont richement pourvus et la littérature spirituelle (réformatrice, pro-hussite, antihussite, etc.) abonde à partir du milieu du xiv<sup>e</sup> siècle.

L'histoire de la Pologne médiévale est balisée par une trentaine d'Annales rédigées pour la plupart dans le second xiii<sup>e</sup> siècle ainsi que par un peu moins de dix chroniques. Les « Chronique et gestes des princes des Polonais » ont été composés vers 1115 par un moine franc ou roman (ou vénitien?) de la cour du duc Boleslas III, affublé au xvi<sup>e</sup> siècle du nom de « Gallus Anonymus ». C'est la première œuvre chronistique consacrée à la Pologne. Les historiographes ultérieurs y puisèrent jusqu'à la fin du Moyen Âge. La « Chronique des Polonais » de l'évêque de Cracovie Vincent Kadłubek (« fils de Kadłub »), écrite vers 1200, la prolonge jusqu'au tout début du xiii<sup>e</sup> siècle. Enfin, Jean Długosz (en latin *Johannes Longinus*), chanoine proche de l'influent évêque de Cracovie Zbigniew Oleśnicki, composa en deux ou trois décennies (jusqu'à sa mort en 1480) les célèbres « Annales ou chroniques du royaume de Pologne », en douze volumes. Il s'appuya sur des récits étrangers et des chartes originales dont beaucoup ont disparu depuis. Ordonnances royales, codes juridiques (à partir du *Jus Polonicorum* au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle) et sources municipales, seigneuriales et ecclésiastiques éclairent de nombreux aspects

de l'histoire polonaise. Il faut y ajouter les manuscrits polémiques (conciliaristes, antihussites, etc.) et les traités scientifiques de la fin du Moyen Âge.

Nettement moins bien lotie que ses deux voisines, la Hongrie a conservé, au moins sous forme de transcription, des diplômes royaux, des codes juridiques et des manuscrits liturgiques remontant pour les plus anciens au tout début du XI<sup>e</sup> siècle. Elle manque en revanche de fonds seigneuriaux (censiers, testaments, chartes de donation) et les sources ecclésiastiques locales (archives conventuelles, cartulaires monastiques, rapports de visite) n'ont survécu que par bribes. En dehors d'indications laconiques (« Annales de Presbourg », vers 1195), les textes narratifs ne sont pas antérieurs au tournant des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Les « Gestes des Hongrois » (avant 1210), œuvre d'un « notaire » anonyme de la cour royale, rapportent le mythe des origines des Magyars et leur conquête du bassin carpatique. Élaborés à partir de la tradition orale et d'un modèle écrit aujourd'hui perdu, ils ont inspiré les récits plus tardifs : les « Gestes » du clerc de la cour arpadienne Simon de Kéza (peu avant 1285) puis les chroniques du siècle angevin, appelées de façon générique « composition de chroniques du XIV<sup>e</sup> siècle ». On peut subdiviser ces dernières en deux sous-ensembles, transmis en plusieurs variantes : la « Chronique de Buda » (vers 1350, imprimée en 1473) et la « Chronique enluminée » (*Chronicon Pictum*, vers 1360), magnifiquement illustrée (ill. 3, 4 et 12). On relève des traces des « Gestes des Hongrois » jusque dans la « Chronique des Hongrois » de Jean de Thuróc (ou Thuróczy), composée vers 1470 et imprimée en 1488. L'humaniste italien Antonio Bonfini l'utilisa à son tour pour écrire, à la demande du roi Mathias Corvin, les « Décennies des choses hongroises » (vers 1490-1496), synthèse monumentale traversée de références antiques.

## Une historiographie éclatée

Les ouvrages actuellement disponibles sur l'histoire médiévale de l'Europe centrale pèchent soit par leur difficulté d'accès (linguistique notamment), soit par la fragilité de leur contenu. Les chercheurs croates, hongrois, polonais, roumains, slovaques ou tchèques qui publient d'emblée le fruit de leurs recherches en français ne sont pas légion – un coup d'œil aux bibliographies présentées en fin de chapitre ou de volume suffira à s'en convaincre. L'anglais prend lentement le pas sur l'allemand, celui-ci conservant néanmoins de solides positions en République tchèque et en Slovaquie. Autre frein à la diffusion des résultats de l'historiographie centre-européenne : les traductions françaises (et parfois anglaises) sont confiées à des non-historiens. Par conséquent, les amalgames, anachronismes et contresens y pullulent : « serf » est donné pour « tenancier libre », « féodal » pour « seigneurial », « seigneur » pour « noble », « noble » pour « baron », « vassal » pour « familier », etc.

Les exposés synthétiques accessibles au grand public sont généralement dépassés. La somme de Francis Dvorník intitulée *Les Slaves*, rédigée aux

États-Unis au début des années 1950 et traduite en France seulement vingt ans plus tard, fait toujours autorité dans l'hexagone. Les jugements de valeur et les arguments psychologiques y sont pourtant pesants, tandis que la Hongrie, noyée dans une « mer slave » englobant Russie, Serbie et Bulgarie, est pour ainsi dire sacrifiée. En dehors d'essais hasardeux – comme celui de Francis Conte (*Les Slaves: aux origines des civilisations d'Europe centrale et orientale*, 1986) –, les titres français consacrés à l'Europe centrale ne consacrent que quelques pages au Moyen Âge, habituellement médiocres. Ils reproduisent au mieux les analyses des historiens allemands des années 1970-1980, sans tenir compte des recherches menées sur place. Les histoires nationales ne valent pas toujours mieux. Celles qui ont eu la chance d'être traduites ne s'attardent guère sur le Moyen Âge – à l'exception remarquable des deux premiers volumes de *l'Histoire de la Hongrie* publiée aux Presses Universitaires de Rennes en 2000 et 2008. Certaines véhiculent des affirmations obsolètes, biaisées par des *a priori* nationalistes. Ajoutant à la confusion, les noms de lieux et de personnes sont méconnaissables d'un ouvrage à l'autre.

La situation s'améliore heureusement depuis les années 1990. Le *xiv<sup>e</sup>* siècle hongrois a déjà été éclairé sous divers aspects (l'État, la noblesse, la culture du clergé, la diplomatie...) à l'occasion d'une série de colloques internationaux sur les « territoires angevins » – ensemble de principautés et royaumes dominés par les comtes puis ducs d'Anjou issus du rameau capétien – organisés par les universités d'Angers, Budapest, Naples ou Aix-en-Provence et dont les actes ont paru en français, italien et anglais. L'histoire médiévale des pays tchèques dispose de nombreuses publications allemandes – redevables à des historiens de langue et de formation germaniques bien que nés dans l'ex-Tchécoslovaquie († Ferdinand Seibt, † Jörg K. Hoensch) – mais aussi anglaises et parfois françaises († Josef Macek, Martin Nejedlý, František Šmahel). Familière du lectorat anglophone grâce à Norman Davies, la Pologne médiévale a bénéficié en France de la production abondante de Jerzy Kłoczowski et de ses élèves de l'Université Catholique de Lublin, qui complètent les publications (entre autres) d'Aleksander Gieysztor et d'Henryk Samsonowicz. Les médiévistes hongrois publient désormais leurs recherches majeures en allemand († András Kubinyi, † Gyula Kristó), en anglais (Gábor Klaniczay...), voire en français († Pál Engel, Edit Madas, Sándor Csernus). Ils ont réussi à éveiller des vocations en France: quelques médiévistes français, marchant sur les pas d'un Victor-Lucien Tapié et de ses successeurs modernistes, s'aventurent désormais sur ce terrain (Olivier Marin, Ludovic Viallet, l'auteur de ces lignes).

Portés par cette dynamique de décloisonnement de la recherche centre-européenne, des projets de synthèse régionale ont émergé en plusieurs vagues et en des lieux distincts. Dans le sillage d'Oskar Halecki, artisan d'une première « Histoire de l'Europe du Centre-Est » (1952), et d'autres historiens polonais exilés aux États-Unis ayant lancé en 1974 une collection du même nom, Jerzy

Kłoczowski a dirigé en France une *Histoire de l'Europe du Centre-Est* (2004). Très polonocentrée et animée d'un fort militantisme pro-européen, elle ne remplit pas toutes ses promesses. De leur côté, les chercheurs de l'Université de Pécs, en Hongrie, ont tenté depuis le milieu des années 2000 de dépoussiérer les concepts d'« Europe de l'Est » et d'« Europe centrale » dans plusieurs ouvrages collectifs hongrois. En France, la collaboration de philosophes et de spécialistes d'histoire de l'Europe centrale a permis d'établir de fructueuses comparaisons sur les idées (1998) et les symboles (2002) politiques en Europe centrale, sans omettre de rappeler leurs origines médiévales (voir bibliographie).

## Enjeux identitaires

Obérée par les drames de l'époque contemporaine et le retour en force des nationalismes à la faveur des difficultés économiques, l'histoire médiévale de l'Europe centrale est lourde d'enjeux actuels. Trois interrogations fondamentales reçoivent des réponses divergentes selon les auteurs.

La première concerne le poids respectif des modèles occidentaux – notamment germaniques – et orientaux. Aujourd'hui encore, les États centre-européens entretiennent des relations très étroites avec la République fédérale allemande, plus qu'avec la France, l'Italie, l'Angleterre ou encore la Russie. Ces liens plongent leurs racines dans le Moyen Âge. De là à faire de l'Europe centrale une périphérie allemande – postulat longtemps récurrent dans l'historiographie d'Outre-Rhin –, il y a un pas que l'on se gardera de franchir : d'autres cultures occidentales non germaniques ont irrigué l'Europe centrale, nous le verrons, et les apports venus de l'Est – byzantins jusqu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle, puis mongols, russes et lituaniens – ne sauraient être négligés. Occidentaux et Orientaux revendiquaient d'ailleurs souvent le même héritage, romain et chrétien, ce que la séparation académique entre byzantinologues et spécialistes de l'Occident latin d'une part et les cicatrices laissées par la domination soviétique dans l'ex-« bloc de l'Est » d'autre part font parfois oublier.

Le problème suivant n'est pas moins délicat. Il touche à l'unité – ou *a contrario* au degré de morcellement – de cet espace au Moyen Âge. Une barrière (sinon toujours institutionnelle, du moins sociale et culturelle) isolait-elle vraiment la Hongrie et les zones peuplées en majorité d'Allemands, de Roumains ou de Baltes du « monde slave », comme le pensait Francis Dvorník ? Inversement, l'ensemble des processus que l'on englobe aujourd'hui sous le vocable d'« acculturation occidentale » (conversion au christianisme latin, féodalisation de la société et idéologie royale appuyées sur le droit romain et les usages franco-carolingiens) a-t-il fini par gommer les différences initiales entre peuples et cultures centre-européens ?

Se pose enfin la question de la marginalité d'une Europe centrale qui porterait ainsi bien mal son nom. La distinction hiérarchique entre « centre »

et « périphérie », héritée d'Hérodote, oppose depuis l'âge des Lumières une Europe du Progrès (très occidentale) à une Europe périphérique (orientale). Distrayante par l'exotisme de ses mœurs, de son climat et de ses paysages, cette dernière stagnait dans l'obscurantisme religieux, l'archaïsme politique, social et moral – en bref, elle était moins « civilisée ». Mais les hommes du Moyen Âge ne raisonnaient pas en ces termes. Pour preuve, ces penseurs tchèques du début du xv<sup>e</sup> siècle qui faisaient de la Bohême l'épicentre d'une réforme de portée universelle, ou encore ces rois de Hongrie ou de Pologne qui tiraient un surcroît de prestige de leur position de « bastion » de la Chrétienté à la fin du Moyen Âge.

Ces questionnements peuvent être ramenés à un seul, qui nous servira de fil conducteur d'un bout à l'autre de ce livre : l'Europe centrale est-elle, oui ou non, une région historique autonome à l'époque médiévale ?

Le chapitre premier commencera par dissocier le plan des représentations de celui des faits : il s'attachera à vérifier la pertinence de la notion d'Europe centrale pour le Moyen Âge, ce qui sera aussi l'occasion de justifier le cadre spatio-temporel adopté ici. Les chapitres suivants reconstituent la trame des événements politiques (au sens large) survenus dans la région entre les années 960 et le milieu des années 1520. Par souci de clarté, ils suivent une progression chronologique et se conforment presque tous au découpage national. Les chapitres II, VI et X apportent néanmoins un éclairage transversal sur les processus de longue durée, de l'entrée en scène des peuples centre-européens au « décollage » économique, social et culturel du xiii<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la diffusion de la Renaissance.

Pour alléger la présentation, le texte est dépourvu de notes. Une bibliographie d'orientation en diverses langues clôt chacun des dix chapitres. On trouvera en annexe les outils indispensables à la compréhension : cartes, tableaux généalogiques, chronologie, bibliographie en langues occidentales, table des illustrations et index répertoriant tant les notions spécifiques que les noms propres.